

F. Carlà qui analyse, sur le plan juridique, l'évolution des peines punissant les crimes touchant le concept de la *maiestas* impériale. De son côté, J. Chameroy examine la structure des trésors enfouis en Gaule dans le dernier quart du III^e et au début du IV^e s. afin de mettre en évidence l'impact réel des réformes monétaires d'Aurélien puis de Dioclétien. Le second axe du colloque porte sur l'usage et la circulation des espèces officielles et illégales – ou plutôt « non-officielles » – en vue de soutenir l'économie monétaire. La prise en compte de plus en plus systématique des données archéologiques (M. Peter) met en lumière des phénomènes déjà bien connus, comme la lente diffusion et la longue circulation de monnayages de statuts différents. Il en est ainsi des bronzes du Haut-Empire, dont la présence demeure une constante sur les sites tardifs tel Vieux-la-Romaine (Calvados), comme le montre G. Blanchet. Curieusement, les *nummi* constantiniens n'y apparaissent pas avant la seconde moitié du IV^e s., alors que J. van Heesch semble au contraire pencher, à partir des fouilles de la nécropole de Tournai, pour un rapide renouvellement de la circulation. Pourtant, aussi bien en Italie (C. Crisafulli) que dans la péninsule ibérique (B. Mora Serrano), l'archéologie montre la survivance des antoniniens de l'Empire gaulois (et leurs imitations) dans le premier cas, des bronzes tardo-romains aux côtés de bronzes byzantins, dans le second. Le dépôt de Llivia (Pyrénées catalanes), étudié par P.-M. Guihard *et al.*, illustre le fait que les bronzes tardo-romains servent de modèles pour produire un numéraire local spécifique à une zone située aux marges de l'Empire byzantin. B. Callegher observe un phénomène analogue au même moment en Haute-Galilée. Le dernier axe exploité lors du colloque traite des ateliers et officines monétaires en milieu urbain et rural. La spécialisation de l'atelier de Trèves dans la production des espèces d'or et d'argent dès *ca.* 355 (D. Wigg-Wolf) nécessite d'importants déplacements de monnaies de bronze venant d'autres ateliers : c'est ce que l'on entrevoit des dépôts comme ceux de Viminacium et de Gortyne (M. Asolati), composés de monnaies réunies dans un sac scellé issu d'un bureau de l'administration fiscale en vue de leur transport vers une autre région. La production des officines non officielles de Gaule (F. Pilon, A. Burgevin) ou d'Italie (M. Asolati) ne cherche pas à tromper les utilisateurs. Ce n'est en revanche pas le cas pour la production au moyen de moules en terre cuite de faux deniers et sesterces, comme par exemple à Trèves. J. Chameroy et P.-M. Guihard montrent que ces *falsae* ne répondaient pas à une véritable pénurie monétaire. La fabrication, selon eux, réagissait plutôt à l'évolution du stock monétaire vers le milieu du III^e s. et la défiance du public face aux antoniniens de bas aloi. La richesse de ce colloque est mise en évidence dans les conclusions de J.-M. Carrié, qui insiste sur des problèmes de définition : dans quel cas devons-nous faire usage des termes « fausse monnaie », « monnaie de nécessité », « imitations » ? Et d'insister sur le fait de rechercher à qui le crime profite, une question renvoyant à la clandestinité ou non de la frappe.

Jean-Marc DOYEN

Brigitte STEGER, *Piazza Armerina. La Villa romaine du Casale en Sicile*. Paris, Éditions A. et J. Picard, 2017. 1 vol. broché, 21,5 x 28,5 cm, 253 p., 180 fig. n./b. et coul. (ANTIQUA, 17). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7084-1026-8.

Ce livre est l'histoire d'une passion, celle que fit naître chez Brigitte Steger la *villa* sicilienne du Casale, à Piazza Armerina, il y a de nombreuses années. Aussi comprend-on tout de suite que, parallèlement à l'impression forte qu'elle ressentit devant l'édifice prestigieux et ses mosaïques si bien conservées, un autre intérêt, plus vif encore, ait guidé en continu sa recherche – je serais tentée d'écrire son « enquête », ou plutôt sa « quête » – : c'est de connaître l'identité du propriétaire. Qui pouvait être le commanditaire d'un tel programme ? Sans doute beaucoup de suggestions avaient été lancées, de l'hypothèse impériale de H. P. L'Orange – qui, en 1952, avait proposé une datation à l'époque tétrarchique, trop précoce pour le style des mosaïques – à la monumentale synthèse d'A. Carandini, A. Ricci et M. De Vos, en 1982 – qui voyaient dans la *villa* un édifice des années 320-330, ayant appartenu à un membre important de l'aristocratie sénatoriale romaine. Mais ces conclusions avaient été battues en brèche dès 1983, les fouilles d'E. de Miro attestant déjà des remaniements plus tardifs et l'étude des mosaïques géométriques de P. Baum-vom Felde débouchant sur une datation vers 370. Entre-temps, le site – déjà trop visité – s'était dégradé et la chance pour la *villa* fut son inscription sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, en 1997. Ce fut une chance aussi pour B. Steger. Avec la restauration s'ouvrit, en effet, une période de fouilles plus étendues qui amenèrent des résultats plus sûrs au plan des datations. Grâce aux travaux de P. Pensabene et de son équipe, à partir des années 2000, de nouveaux vestiges furent découverts, qui ont permis de situer désormais avec certitude l'apogée du domaine entre le dernier quart du IV^e siècle et le début du V^e. Il devenait plus aisé, dans ce contexte relativement stable, de chercher un propriétaire. C'est d'ailleurs sur l'analyse de cette période que commence le livre, les interprétations anciennes étant rappelées dans l'introduction. Au premier chapitre, l'auteure brosse une rapide description architecturale de la maison à la lumière des nouveaux dégagements et revient sur les différents éléments susceptibles de préciser la répartition du décor (peintures et mosaïques) en deux phases chronologiques, l'une à l'époque de Valentinien, l'autre sous Théodose. Immédiatement après, se pose la « question légitime » (p. 58) de l'identité du propriétaire ; les différentes propositions antérieures sont rappelées et l'une d'entre elles (émise dès 1955 par B. Pace mais sans véritable développement) est considérée comme « moins facile à écarter » (p. 66). L'élue est Nicomaque Flavien, dont la famille possédait des terres en Sicile ; suivent les raisons du choix, solidement étayées par les études généalogiques de F. Chausson (et sans doute aussi par les recherches récentes de S. Ratti sur ce personnage). B. Steger entreprend alors de vérifier si l'hypothèse est confirmée par l'examen des décors. Une méthode plus strictement scientifique aurait peut-être voulu que la démarche soit inversée et que l'hypothèse favorable à Nicomaque Flavien émerge d'une étude approfondie des décors. Mais passion n'est pas raison. Les chapitres 2, 3 et 4, qui constituent la partie la plus personnelle du livre, s'appellent tous « Retour sur images », chacun s'attachant à l'analyse du programme décoratif des différents espaces majeurs de la *villa* et y cherchant activement la trace du commanditaire : le corridor de la grande chasse, le portail d'entrée et la grande salle trilobée, et enfin les salles où s'expriment les croyances religieuses et philosophiques du propriétaire. Dès le début, les idées n'ont pas manqué pour l'interprétation du corridor de la chasse : sur la base d'une série de détails relatifs au *cursus publicus* – thème déjà abordé à propos des fouilles du site de Sofiana, proche de la *villa* –, B. Steger se demande si l'intérêt

marqué à ce service de la poste impériale ne pourrait s'expliquer par un lien qu'il aurait eu avec la fonction du propriétaire de la maison (c'est-à-dire Nicomaque Flavien pendant son premier séjour sicilien). Mais sans s'arrêter vraiment à cette idée, elle suggère, en même temps, une autre hypothèse – qui est elle-même multiple : le décor de chasse renverrait à la théorie des climats et on retrouverait dans les absides, aux extrémités du corridor, les climats extrêmes, tandis que le corridor lui-même figurerait la zone tempérée – sans doute le monde civilisé correspondant à l'empire de Rome – ; mais comme civilisation et pouvoir impliquent la nécessité platonicienne du contrôle des passions, tel serait le sens à donner aux scènes de chasse. C'est à cette hypothèse polyvalente que se range astucieusement B. Steger. Au point crucial du corridor, devant l'imposant escalier qui monte vers la *basilica*, se situerait la scène justifiant cette interprétation philosophique : on y voit deux personnages en conversation, introduits par deux autres, porteurs chacun d'un *rotulus* et placés symétriquement de part et d'autre du départ de l'escalier ; mais une importante lacune empêche de distinguer clairement ce qui ferait l'objet de leur conversation. On peut identifier un éléphant sur le dos duquel serait installé, du moins selon l'auteure, un petit personnage muni d'une baguette et qui serait le cornac. L'ensemble de la scène ferait référence à un passage du *De Republica* de Cicéron, où Scipion Émilien et Lélius discutent de l'art de gouverner et on aurait affaire, du même coup, à une revendication d'ordre généalogique de la part du propriétaire Nicomaque Flavien (Scipion Émilien étant une grande figure de la Rome républicaine, il serait bon de le compter parmi ses ancêtres). Il se fait, de surcroît, que la scène de l'éléphant et du cornac apparaît également dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* de Philostrate, un ouvrage que justement Nicomaque Flavien avait traduit du grec en latin (d'après Sidoine Apollinaire). Sans être inintéressante, l'hypothèse défendue ici est cependant passablement déformée par l'état lacunaire du pavement ; elle revient aussi trop souvent et se transforme en peu de pages en certitude. Au chapitre 3, le caractère militaire et triomphal du portail d'entrée est interprété par B. Steger comme la commémoration assurée d'une victoire qu'aurait remportée le héros commanditaire, victoire qui n'est toutefois clairement attestée par aucun texte, même si on peut deviner, à travers la correspondance de Symmaque à Nicomaque, qu'un épisode victorieux concernant ce dernier aurait pu se dérouler, au début des années 380, sur le front des Balkans... Ainsi, non contente d'avoir trouvé le propriétaire tant cherché, B. Steger entreprend de compléter, le cas échéant, les zones obscures de sa biographie grâce au décor de la *villa*. Toujours au plan des victoires, celles d'Hercule et de Dionysos qui ornent la grande salle de banquet, dans un style grandiose et brutal, font également l'objet d'un commentaire nourri. On reconnaîtra à B. Steger d'avoir été la première à fournir une interprétation convaincante de la figure d'Hercule en adversaire de Busiris sur cette mosaïque et de faire ainsi de la scène le pendant logique de celle où Dionysos est opposé à Lycurgue. Tout ce chapitre relatif à Hercule ainsi qu'au parallèle proposé avec Apollonius de Tyane et le Christ retient particulièrement l'attention et replace bien, grâce à une bonne connaissance des textes, les mosaïques extraordinaires du triconque dans le contexte anti-chrétien de la fin du IV^e siècle. On suit également avec intérêt l'analyse du pavement aux courses de chars de la salle 3, avec l'identification des temples de Cérès, Liber et Libéra ; mais il convient d'être nettement plus critique concernant le développement sur la musique des sphères, qui serait évoquée dans le *cubiculum* du

maître de maison. Les objets circulaires, porteurs de plaquettes chiffrées, qui ont souvent attiré l'attention des chercheurs – dans les scènes de théâtre – ne font nullement allusion aux planètes, ni au cycle du destin des âmes, ni au mythe d'Er de Platon, comme le suggère l'auteure (p. 213). K. Dunbabin a démontré, en effet, qu'il s'agissait d'appareils utilisés dans les théâtres pour permettre aux spectateurs de savoir à quel acte de la pièce on en était (*JRA* 19 [2006], p. 191-212 : le « knobbed disk » est étudié ici, non seulement sur la mosaïque du *cubiculum* de Piazza Armerina, mais aussi sur le relief de Flavius Valerianus [Rome, Museo Nuovo], sur différents fragments de sarcophages et sur le disque en bronze à scènes théâtrales, conservé au Musée de la Villa Giulia). Que Nicomaque Flavien ait été néoplatonicien ne semble pas faire de doute (S. Ratti, *Polémiques entre païens et chrétiens*, 2012, p. 129-148), qu'il ait été le *dominus* de la villa du Casale n'est pas impossible du tout, mais que les « roues à plaquettes » visent à le prouver est une supposition qui doit être résolument abandonnée. Il serait cependant injuste de terminer ce compte rendu sur une note aussi négative. Même s'il tombe souvent dans la répétition un peu obsessionnelle ou le souci de tout expliquer dans le détail, même s'il déçoit parfois par un certain manque de méthode, le livre-passion de B. Steger a les qualités de ses défauts : il avance avec détermination dans sa quête, à travers les obstacles, il cherche avec acharnement et ne quitte Nicomaque Flavien qu'après l'avoir traqué dans tous les recoins de sa maison supposée. Il faut reconnaître que l'hypothèse séduit mais elle requiert constamment de la part du lecteur éveil et critique. On saura gré à l'auteure de souligner, à plusieurs reprises, tout ce que sa recherche doit aux travaux de P. Pensabene et de F. Chausson (il eût fallu citer aussi S. Ratti). Ajoutons que le livre est très bien illustré ; les photographies de Luciano Pedicini en particulier sont excellentes : certaines d'entre elles inciteraient presque à souhaiter une étude plus fine des mosaïques elles-mêmes au plan artistique ; mais on reconnaîtra que ce n'était pas l'objet annoncé dans le titre.

Janine BALTZ

Efthymios RIZOS (Ed.), *New Cities in Late Antiquity: Documents and Archaeology*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché 21,5 x 28 cm, 297 p., 170 ill. n./b. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE, 35). Prix : 80 € (hors taxes). ISBN 978-2-503-55551-5.

Cet ouvrage est le produit d'un colloque tenu à Istanbul en novembre 2013, sous le parrainage de l'Institut néerlandais en Turquie et du Département d'Istanbul de l'Institut archéologique allemand. Organisée par Efthymios Rizos, aujourd'hui chercheur postdoctoral à l'Université d'Oxford, la rencontre proposait un survol de la recherche sur les « villes nouvelles » dans l'Antiquité tardive. Outre Constantinople (dont l'évolution est assez connue pour qu'il n'ait pas été jugé utile de la rappeler), ces villes substantiellement agrandies, radicalement reconstruites ou, à plus forte raison, élevées en « terrain vierge », sans la contrainte d'un environnement urbain gréco-romain préexistant, sont des témoins privilégiés des idées et des formes de l'urbanisme dans l'Antiquité tardive. Si le Bas-Empire est demeuré attaché à ses villes, E. Rizos évoque en introduction (p. 9-12) la contradiction apparente entre le dynamisme dont semblent témoigner « ces villes nouvelles » et un contexte général de